



ALEXANDRE

Guillaume Lebaillif

Guillaume Lebaillif

Alexandre

© Guillaume Lebaillif, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6414-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1 : Entre Passion et Raison

Le jeune prince Alexandre, âgé de seulement 11 ans dont l'esprit acéré transperçait le voile des apparences avec l'aisance d'un rayon de lumière, se tenait aux côtés de son maître Aristote, figure tutélaire dont la sagesse n'avait d'égale que la profondeur abyssale de son regard. Leurs échanges, ciselés dans un grec ancien d'une pureté cristalline, s'élevaient dans les airs comme une mélodie intemporelle, portée par le souffle d'Éole lui-même.

— Voyez-vous, mon jeune disciple, lança Aristote d'un ton empreint d'une subtile malice, la véritable quête de l'homme est celle qui mène aux portes de la connaissance. Car, en définitive, qu'est-ce que l'existence, sinon un chemin parsemé d'énigmes dont nous devons percer le sens ?

Alexandre, dont les boucles dorées captaient la lumière avec l'insolence d'un jeune dieu, esquissa un sourire où se mêlaient l'admiration et une pointe de défi.

— Certes, mon cher maître. Mais cette soif de savoir qui m'habite, tel un feu dévorant, ne saurait se contenter des sentiers battus de la pensée. Ne devons-nous pas, au contraire, embrasser l'inconnu avec l'ardeur des conquérants, afin d'élargir le cercle de nos certitudes ?

Le regard d'Aristote se perdit un instant dans le lointain, comme s'il contemplait les rivages d'une contrée connue de lui seul. Lorsque ses lèvres s'animèrent à nouveau, ce fut pour laisser échapper une parole dont la justesse frappa Alexandre en plein cœur :

— L'audace, mon jeune ami, est en effet le propre des grands hommes. Mais prenez garde à ce qu'elle ne devienne une prison dorée, où votre esprit se retrouverait captif de ses propres chimères.

Le jeune prince accueillit cette mise en garde avec la grâce d'un félin, conscient de la valeur inestimable de ces mots. Car il savait, au plus profond de son être, que la route qui s'ouvrait devant lui était celle d'une destinée hors du

commun, où les triomphes côtoieraient les tourments dans une valse étourdissante.

En arrière-plan, la jeune Dia, dont la beauté envoûtante n'avait d'égale que la finesse de son esprit, observait cette scène avec une intensité troublante. Ses yeux d'un noir d'encre semblaient sonder l'âme d'Alexandre, comme pour en extraire les secrets les plus enfouis.

"Ah, se dit-elle en son for intérieur, voilà un être dont l'essence même m'est familière, comme si nos destinées s'étaient entrelacées dans une existence antérieure. Puisse-t-il un jour comprendre la nature du lien qui nous unit, par-delà les conventions et les apparences !"

Ainsi, en cette aube de la grandeur, les fils du destin se tissaient autour d'Alexandre, prince parmi les princes, auquel les dieux avaient offert tous les dons. Mais le plus précieux d'entre eux, peut-être, était cette conscience aiguë de sa propre condition, qui lui permettrait de transcender les limites de l'ordinaire pour embrasser une destinée à nulle autre pareille.

Les jours s'écoulaient ainsi, dans une valse incessante de découvertes et d'émerveillements, où le jeune Alexandre aiguïsait son esprit au contact des plus brillants penseurs de son temps. Mais c'était dans les arènes de pierre, sous le soleil éclatant de la Grèce antique, que son âme de guerrier trouvait sa plus haute expression.

— Voyez, mon cher Héphaïstion, s'exclama-t-il un jour, le regard embrasé par une fièvre conquérante, comme nos épées s'entrechoquent dans un ballet sublime ! N'est-ce point là le chant des héros, dont les vers d'Homère nous content les exploits ?

Son fidèle compagnon, dont la stature imposante n'avait d'égale que la noblesse de son cœur, lui répondit avec un sourire complice :

— Certes, mon prince. Mais prenez garde à ce que cette soif de gloire ne vous consume tout entier, car les lauriers des vainqueurs ont souvent un goût amer.

Alexandre accueillit cette remarque avec une gravité teintée de reconnaissance, conscient de la sagesse qui habitait son ami le plus cher.

Pendant ce temps, à l'ombre des colonnades de marbre, la divine Olympias observait son fils avec une intensité presque douloureuse. Ses yeux, miroirs d'une âme complexe où se mêlaient l'amour maternel et une ambition dévorante, semblaient vouloir percer les secrets de l'avenir.

"Ô mon fils, murmura-t-elle dans un souffle, toi dont la destinée s'annonce plus éclatante que le soleil lui-même, puisses-tu trouver la force de surmonter les épreuves qui t'attendent. Car la route des conquérants est semée d'embûches, et les dieux sont souvent jaloux de la gloire des mortels..."

Ces paroles, lourdes d'une prescience troublante, s'évanouirent dans l'air tiède du soir, comme un présage des tourments à venir.

Mais pour l'heure, Alexandre savourait chaque instant de son existence, avec l'avidité de ceux qui se savent promis à un destin d'exception. Qu'il s'agisse des enseignements de son cher Aristote, des joutes enflammées avec la brillante Dia, ou des étreintes passionnées de ses amours, le jeune prince embrassait la vie avec une ferveur quasi mystique.

— Mon cher maître, dit-il un soir à Aristote, le regard illuminé par une révélation soudaine, je crois comprendre enfin le sens profond de votre enseignement. La véritable sagesse ne réside-t-elle pas dans l'acceptation de notre condition d'êtres finis, éphémères passagers sur le grand fleuve de l'existence ?

Le vieux philosophe, ému aux larmes par la profondeur de cette réflexion, posa une main affectueuse sur l'épaule de son disciple :

— Vous avez raison, mon jeune ami. Et c'est en embrassant pleinement cette finitude, en lui donnant un sens à travers nos actes et nos pensées, que nous pouvons espérer atteindre une forme d'éternité.

Ainsi, entre les feux de l'action et les lumières de l'esprit, Alexandre s'élevait chaque jour davantage vers les sommets de la grandeur, conscient de la fragilité de toute chose, mais déterminé à laisser une empreinte impérissable sur le grand livre de l'Histoire.

Les jours passaient, semblables et pourtant uniques, dans cette valse étourdissante de l'existence où chaque instant recérait son lot de merveilles et de tourments. Alexandre, toujours avide de repousser les limites de son être, se lançait corps et âme dans chaque nouvelle expérience, qu'il s'agisse des délices de l'esprit ou des plaisirs de la chair.

Un soir, alors que le soleil se couchait sur les collines d'Épire dans une symphonie de pourpres et d'ors, le jeune prince se retrouva en compagnie de la troublante Dia, dont la beauté semblait se nourrir des ombres du crépuscule.

— Dites-moi, ma chère, murmura-t-il d'une voix où se mêlaient la curiosité et une pointe de défi, vous qui avez su si bien percer les secrets de mon âme, que voyez-vous donc dans les profondeurs insondables de mon regard ?

La jeune femme, dont l'esprit acéré n'avait d'égal que la grâce de ses mouvements, lui répondit avec un sourire énigmatique :

— J'y vois, mon cher Alexandre, un être en perpétuel devenir, tiraillé entre les feux de l'ambition et la soif d'absolu. Un être qui, tel Icare, pourrait bien se brûler les ailes à force de vouloir embrasser le soleil...

Ces mots, prononcés avec une douceur teintée de mise en garde, résonnèrent dans le cœur du jeune homme comme un écho de ses propres tourments. Car il savait, au plus profond de lui-même, que la route qui s'ouvrait devant lui était pavée autant de gloire que de souffrance.

— Peut-être avez-vous raison, ma douce amie, répondit-il dans un souffle. Mais n'est-ce pas là le propre des grands destins, que de se consumer tout entiers dans la quête de l'impossible ?

Leurs regards s'entrelacèrent alors, dans une communion silencieuse où les mots devenaient superflus, tandis que les derniers rayons du jour nimbaient leurs silhouettes d'une aura quasi divine.

Pendant ce temps, à l'autre bout du palais, Olympias s'entretenait avec le fidèle Héphaïstion, dont la loyauté inébranlable faisait de lui le confident idéal pour ses tourments de mère et de reine.

— Je crains, mon ami, que l'ardeur qui consume mon fils ne finisse par le dévorer tout entier, confessa-t-elle dans un murmure. Car il est de ces êtres qui ne connaissent point de demi-mesure, et dont la soif d'absolu ne saurait être étanchée...

Héphaïstion, ému par la détresse de cette femme qu'il admirait autant qu'il la craignait, posa sur elle un regard empreint de compassion :

— Votre fils, ma reine, est de ceux qui changent le cours de l'Histoire. Et s'il est vrai que son destin sera semé d'épreuves, je veillerai à ce que sa grandeur ne soit jamais ternie par les ombres du désespoir.

Ainsi, dans le crépuscule de cette journée d'été, les fils du destin continuaient de se nouer autour d'Alexandre, prince parmi les princes, dont la légende s'écrivait chaque jour davantage en lettres de feu. Et tandis que les étoiles s'allumaient une à une dans le ciel d'encre, le jeune homme s'abandonnait à la douceur de la nuit, le cœur empli d'une exaltation secrète, comme s'il pressentait déjà les aventures extraordinaires qui l'attendaient au-delà des horizons de son enfance.

Au fil des jours, le jeune Alexandre ne cessait de s'émerveiller devant la richesse insondable de l'existence, comme si chaque instant lui révélait une facette nouvelle de ce joyau aux mille reflets qu'est la vie. Ses échanges avec Aristote, toujours plus profonds et plus lumineux, lui ouvraient des perspectives vertigineuses sur les mystères de l'âme humaine et les arcanes de la pensée.

— Maître, s'exclama-t-il un matin, le regard brillant d'une fièvre intellectuelle,

ne sommes-nous pas, finalement, les artisans de notre propre destin ? Car si les dieux nous ont fait don du libre arbitre, n'est-ce point pour que nous façonnions notre existence selon nos aspirations les plus hautes ?

Aristote, dont la sagesse semblait s'être distillée au fil des ans comme un parfum subtil, lui répondit avec un sourire où se mêlaient la bienveillance et une pointe de malice :

— Vous avez raison, mon jeune ami. Mais gardez-vous de penser que cette liberté est sans limites, car elle se heurte sans cesse aux contraintes du monde et à la volonté des autres. La véritable sagesse, en définitive, consiste à naviguer entre ces écueils avec la grâce d'un équilibriste...

Cette image, aussi poétique que frappante, s'imprima dans l'esprit d'Alexandre comme un sceau indélébile, lui rappelant la nécessité de toujours garder une juste mesure, même dans les élans les plus fougueux de son âme.

Mais c'était auprès de la belle Dia que le jeune homme trouvait l'expression la plus achevée de cette soif d'absolu qui le dévorait. Leurs étreintes, mêlant avec un art consommé la fougue des sens et la délicatesse des sentiments, lui faisaient entrevoir des horizons insoupçonnés de volupté et de tendresse.

— Mon doux prince, lui susurra-t-elle un soir, lovée contre lui dans le secret d'une alcôve, savez-vous que votre passion est pour moi comme un feu dévorant, qui me consume et me régénère tout à la fois ?

Alexandre, le cœur battant à tout rompre, plongea son regard dans celui de sa belle, y lisant le reflet de sa propre fièvre :

— Ô ma douce, si ma passion est un brasier, c'est que vous êtes l'étincelle qui l'a embrasé. Car en vous se rejoignent toutes les perfections de l'esprit et du corps, dans une harmonie si parfaite qu'elle semble défier les lois de la nature...

Leurs lèvres se joignirent alors, scellant dans un baiser d'une infinie douceur cette promesse d'un amour plus fort que les tempêtes du destin.

Pendant ce temps, Olympias et Héphaïstion, tels deux conspirateurs ourdissant un complot, s'entretenaient à voix basse des ambitions secrètes qu'ils nourrissaient pour Alexandre.

— Il devra être plus grand que son père, plus grand que tous les rois qui l'ont précédé, affirma la reine d'une voix où l'orgueil maternel le disputait à une froide détermination. Et pour cela, il lui faudra affronter des épreuves dont nul mortel avant lui n'a triomphé...

Héphaïstion, partagé entre l'admiration et une sourde inquiétude, acquiesça gravement :

— Votre fils, ma reine, a l'étoffe des héros. Mais ne craignez-vous pas qu'à trop vouloir forcer son destin, nous ne le poussions vers des abîmes dont nul ne revient indemne ?

Un éclair passa dans les yeux d'Olympias, trahissant l'implacable résolution qui l'habitait :

— Ce sont les dieux, mon ami, qui ont placé sur sa tête l'auréole de la grandeur. Nous ne sommes que les instruments de leur volonté...

Ainsi, entre les feux de la passion et les ombres de l'intrigue, Alexandre poursuivait son irrésistible ascension, tel un astre brillant d'un éclat sans pareil dans le firmament de l'Histoire. Et tandis que le monde autour de lui s'apprêtait à basculer dans une nouvelle ère, le jeune prince, ignorant encore tout des tourments à venir, savourait chaque instant de son existence comme un nectar précieux, dont chaque gorgée recélait la promesse d'une ivresse sans fin.

Les jours s'écoulaient ainsi, dans une valse étourdissante de découvertes et de révélations, où chaque instant semblait receler un enseignement nouveau sur les mystères insondables de l'existence. Alexandre, toujours avide de repousser les limites de son être, se lançait corps et âme dans chaque expérience, qu'il s'agisse des joutes intellectuelles avec Aristote ou des étreintes passionnées avec la belle Dia.